

**TARIF DES INSERTIONS (payables d'avance)**

ANNONCES dernière page (sept col. en 7).....	1 <sup>er</sup> 75	FAITS DIVERS..... (cinq col. en 7).....	7 <sup>o</sup> 00
RECLAMES de 1 <sup>er</sup> (cinq col. en 7).....	3 50	CHRONIQUE LOCALE... (cinq col. en 7).....	11 00

Bureau du journal, 8, rue de Cheverus.  
AGENCE HAVAS, périodique du Grand-Théâtre.  
AGENCE HAVAS, 8, place de la Bourse.  
SOCIÉTÉ EUROPÉENNE DE PUBLICITÉ, 10, rue de la Victoire.  
Les insertions ne sont admises que sous réserve.

## Aujourd'hui 8 pages

**PRIM DES ABONNEMENTS**

GIRONDE et les départements limitrophes	3 mois	6 mois	Un an
Charente, Landes, Lot-et-Garonne.....	6 <sup>o</sup> 00	11 <sup>o</sup> 00	22 <sup>o</sup> 00
Autres départements et Colonies.....	6 50	12 24	24 00
Étranger (Union Postale).....	9 00	18 00	36 00
Abonnement d'un mois pour la France..	2 25		

Les Abonnements se paient d'avance.

**BORDEAUX, 8, rue de Cheverus.**  
TÉLÉPHONE : De 8 h à 20 heures, n<sup>o</sup> 82.  
De 20 h à 5 heures, n<sup>o</sup> 89.

**PARIS, 8, boulevard des Capucines**  
TÉLÉPHONE : 103.37. — 16 Inter.

### Les Ambassadeurs Espagnols

Oui, ce sont bien des ambassadeurs, ces grands écrivains, ces savants éminents, ces puissants artistes qui sont venus saluer la France au nom de leur pays. Ce sont des ambassadeurs d'un nouveau genre qui n'avaient pas été prévu par le protocole. Ils ne sont pas diplomates, ils n'appartiennent pas à la carrière. Ils ne sont pas délégués par leur gouvernement. L'Institut d'Espagne seulement les a mandatés comme les représentants qualifiés de la pensée espagnole. Le mandat a son prix. Ambassadeurs en marge du protocole, ils n'en sont pas moins ambassadeurs, et leur prestige en vaut bien probablement un autre.

L'objet de leur voyage ? M. Octavio Picon, secrétaire perpétuel de l'Académie espagnole, chargé de porter la parole en leur nom au dîner que leur a offert l'Institut de France, l'a défini en ces termes. Ils sont venus pour offrir à la France leurs « vœux pour la réalisation de son idéal de justice ». Déjà, dès leur sortie d'Espagne, à leur passage à Bordeaux, ils ont pu prendre contact avec ce pays. Ils ont pu déjà se rendre compte de la dignité calme avec laquelle il accepte les sacrifices que la réalisation de cet idéal de justice réclame de lui. Ils ont poursuivi leur voyage jusqu'à Paris, nous allions dire leur enquête. Et maintenant ils reviennent, leur enquête terminée.

Nous sommes bien tranquilles au sujet de ses résultats. Le duc d'Albe et ses illustres compagnons de route sont des hommes qui savent voir et observer. On leur aura montré la France de l'avant et la France de l'arrière. Les deux France s'occupent avec la même énergie des choses de la guerre, se soutenant l'une par l'autre et se défendant également l'une par l'autre. A l'arrière, les usines fabriquent du matériel sans arrêt, les ambulances soignent les blessés, c'est une activité dévorante d'une part et un dévouement sans bornes de l'autre. A l'avant, la bataille fait rage, et toutes les volontés sont tendues pour faire tourner au profit du drapeau. Jamais troupes ne se montrèrent plus disciplinées, plus endurantes, plus consentes à toutes les immolations.

Il n'y a donc à la vérité qu'une seule France. Une seule âme habite ce pays. Une seule volonté l'anime. A l'avant comme à l'arrière, c'est le même esprit de solidarité, c'est aussi la même confiance dans l'issue finale de cette tragique tempête. Ces constatations auront certainement été faites par les illustres voyageurs. La France ne leur demande que d'en propager les résultats. Elle laisse à ses ennemis le privilège de la propagande extravagante, injurieuse, à laquelle ils se livrent sans pudeur dans leur pays. Opposer la simple vérité, la vérité toute nue, au mensonge immonde et déshonorant constitue la seule arme qu'elle veuille employer pour se défendre contre les indignes manœuvres des agents du kaiser en Espagne.

A Versailles, où les ambassadeurs de l'Institut espagnol ont été chaleureusement accueillis, le maire les a conduits à la bibliothèque de la ville, où, parmi d'autres documents, il leur a présenté l'acte de baptême du duc d'Anjou qui, sous le nom de Philippe V, fut le premier des Bourbons d'Espagne. On sait que le noble duc était le petit-fils de Louis XIV. C'est du palais de Versailles qu'il partit pour ceindre la couronne. Mieux qu'en un autre lieu du monde s'y mêlent les souvenirs de l'histoire d'Espagne et de l'histoire de France. Les ambassadeurs ont été fort intéressés par les copieuses explications historiques et anecdotiques que leur a données le conservateur, M. de Nolhac, grand historien et artiste lui-même. Cette visite de la France du passé devait faire un singulier contraste dans l'esprit des visiteurs avec celle de la France présente.

Et cependant, cette France actuelle n'est point si dissemblable de l'autre que l'on croirait. Si l'autre fut si brillante à un moment donné, elle connut aussi les heures douloureuses. La France d'aujourd'hui redeviendra, par l'effort de solidarité auquel se livrent tous ses enfants, hommes et femmes, dans les tranchées comme dans les usines et dans les sillons, aussi brillante que jamais. En union chaque jour plus intime avec ses alliés, elle fondera sur des bases inébranlables sa liberté et assurera le règne de la justice et du droit pour tous les autres peuples de la terre. Telle est la noble ambition de la France. Les ambassadeurs qui sont venus lui apporter le salut si flatteur de l'Espagne pourront attester ce qu'ils ont vu et rapporter à leurs compatriotes quelles sont ses invincibles espérances.

Hommes d'honneur, car ils sont caballeros, on peut attendre de leur « caballeridad » qu'ils portent en toute sincérité témoignage des spectacles auxquels ils ont assisté. Ce que faisant, ils auront attesté qu'en versant à flots son sang pour assurer sa propre indépendance, la France se verse pour assurer aussi l'indépendance des neutres, dont l'Espagne.

Alban DERROJA.

### «Trop de Fleurs!»

Les temps sont durs, la vie est chère partout, mais surtout chez nos ennemis. On s'en aperçoit même dans les théâtres où il n'y a plus de cigales, toutes fourmies, les actrices ! L'artiste hongroise Hansi Niese, si populaire à Vienne, recevait chaque soir une avalanche de fleurs sur la scène. Comme la mode en était continuée, et qu'en dépit de la guerre ses admirateurs persistaient à jucher de bouquets les planches où triomphait leur idole, l'artiste a trouvé que ces hommages fleuris étaient hors de saison.

Un soir que les fleurs s'abattaient en gerbe autour d'elle, elle ne put s'empêcher de crier : « Vous feriez mieux de m'apporter du riz et de la farine ! » On la prit au mot, et dès le lendemain on lui offrit un petit sac de farine, une livre de riz et un panier d'œufs. Depuis lors elle est ainsi approvisionnée chaque soir.

Nous ne demandons pas mieux que de croire à la vie difficile dans les empires centraux, mais il est probable que Hansi Niese a plus d'esprit que de besoins. Son invitation à la vaise des « fleurs alimentaires » prouve qu'elle a le sens pratique; elle doit toucher un cachet sérieux, et si elle chante pour François-Joseph, elle ne chante pas pour le roi de Prusse !

Au reste, si les artistes célèbres en étaient réduits à la famine, il y aurait un moyen bien simple de leur payer leurs cachets en nature. La direction ne monterait que des pièces où l'on se met à table. Au lieu du légendaire poulet en carton et du classique pâté en plâtre aux reflets dorés, elle ferait servir les plats réglementaires. Le public fournirait les entremets et les desserts : le riz en crème parfumée, la farine et les œufs en gâteaux viennois.

Le spectacle d'artistes s'empressant le ventre à indécision devant un public rationné ne serait peut-être pas très bien vu de l'autorité... Décidément, mieux vaut s'en tenir aux vieilles habitudes du théâtre, au poulet en carton et même aux fleurs.

Hansi Niese n'a que faire d'un supplément de cachet qui serait, en nature, plus utile à d'autres, et en jetant le cri de Calchas : « Trop de fleurs ! » elle prive simplement de leur gain quotidien les petites bouquetières. Elle s'en apercevra et se contentera de recevoir le riz en poudre... C'est un petit cadeau toujours d'actualité !

P. B.



Photographie inédite du commandant RAYNAL, le héros bordelais, défenseur du fort de Vaux, actuellement prisonnier à Mayence.

### Pour conjurer la Crise du Papier

A la Côte-d'Ivoire, dit le Courrier colonial, au Cameroun, dans la Haute-Guinée, où les forêts couvrent le littoral maritime, on trouverait, à côté du bois, l'eau qui lave, l'eau qui remplace le moteur, l'eau qui constitue un moyen de transport économique. Dans ces colonies, l'eau est à la porte même des futurs chantiers. Par ailleurs, l'abâtage de vastes étendues de forêts, qui entretiennent une humidité malsaine et ne recèlent que des miasmes paludéens, permettrait d'assainir le pays, de défricher des terres extrêmement fertiles, dont la culture deviendrait une véritable source de richesse pour ces régions.

L'industrie de la pâte de papier présenterait un autre avantage : la main-d'œuvre noire serait utilisable. Ainsi se trouverait résolue d'une manière satisfaisante la question des frais généraux. Une usine de pâte de papier à la Côte-d'Ivoire serait grevée de moins de frais qu'une usine analogue en Norvège, si bien que nos forêts coloniales pourraient vraiment concurrencer celles d'Europe.

### LA GUERRE SUR MER

## Le Raid du 27 Octobre

Les renseignements que nous ont donnés les communiqués anglais et français sur le raid effectué dans la Manche par une patrouille de torpilleurs allemands, dans la nuit du 26 au 27 octobre, sont succincts. Ceux qui ont été fournis par le communiqué allemand du 27 octobre manquent également de précision, mais ils accusent le torpillage d'un certain nombre de vapeurs, sans spécifier d'ailleurs s'il s'agit de navires de transport, de pêche ou de chalutiers. Les chiffres du communiqué allemand n'ont pas été démentis, faute de possibilité de pouvoir vérifier les disparitions prétendues. Ce n'est qu'au bout de quelque temps qu'on aura pu le faire.

Ce qu'il faut savoir, pour comprendre l'objet de ce raid, c'est que le Reichstag a tenu séance le 27 octobre, et qu'au cours de cette séance le chancelier de Bethmann-Hollveg était pris à partie par l'opposition au sujet des tempéraments qu'il a consentis dans l'application de la guerre sous-marine. La nouvelle officielle du raid, corsée du chiffre, exact ou non, des vapeurs détruits, devait produire une impression favorable au chancelier. C'est, à en croire les journaux neutres, ce qui s'est produit en effet.

La manœuvre allemande avait donc surtout un objectif politique. Il faut que cet objectif ait été jugé assez important pour risquer dans une entreprise aussi aventureuse dix torpilleurs, dont deux seulement, d'après le communiqué anglais, ont été détruits, mais dont pas un seul ne devait revenir, si les dispositions prises par les alliés dans la mer du Nord, la Manche et le Pas de Calais avaient « joué ».

En bref, il s'est passé ceci : qu'une forte patrouille ennemie partie de Zeebrugge ou d'Ostende a franchi nos barrages du Pas de Calais, a ou évité ou plus ou moins bousculé les sentinelles navales anglaises et françaises, s'est avancée jusqu'à la ligne Folkestone-Boulogne et s'est retirée avant que le branle-bas dans les ports anglais et français ait pu mettre dehors les torpilleurs qui l'eussent sans doute arrêtée et détruite.

Nous ne savons pas quels dégâts a produit cette incursion dans une mer étroite que nous supposons étroitement fermée non seulement aux navires ennemis de surface, mais même aux sous-marins. Nous ne connaissons que la perte du transport vide le « Queen », de deux torpilleurs anglais, l'un le « Flirt », disparu, et l'autre, le « Nubian », échoué à la suite d'avaries, et d'un chalutier français. Nous ne savons pas non plus quelles forces la patrouille ennemie a rencontrées sur son chemin et lui ont infligé la perte de deux unités. Il faut croire que les circonstances de l'engagement ou des engagements qui se sont produits offrent des particularités techniques qui commandent le se-

cret, même sur le point de savoir s'il y a eu engagement ou non. Dans ces conditions, il serait difficile d'émettre une opinion quelconque sur un événement qui excite à bon droit l'intérêt et la curiosité du public.

Le grand mystère qui enveloppe les opérations navales depuis le début de la guerre ne s'éclaircit jamais. De sorte que, vraiment, autant vaudrait ne faire aucune mention d'événements dont nous sommes condamnés à ignorer les causes, les circonstances et les effets. L'existence d'un arsenal et d'une division navale allemande sur la base Zeebrugge-Ostende, les captures de navires marchands alliés dans la mer du Nord par des navires allemands, la réalité du raid du 27 octobre dans la Manche suffisent à nous montrer un travail d'infiltration de l'ennemi, contre lequel nous devons penser que les marines alliées réagissent vigoureusement. Voilà tout. N'en pas parler ? N'y pas penser ? Il semble bien que les armistices ne demandent que cela. Elles d'ont en substance à l'opinion et à la presse : « Laissez-nous tranquilles ! » Soit !

Néanmoins, nous ne devons pas nous laisser aller aux suppositions que permettraient, qu'encourageraient même ce silence. Fort heureusement, la maîtrise de la mer n'est en rien compromise par des tentatives sans influence sur le cours des événements, mais non, malheureusement, sur les conditions économiques de l'exploitation de la mer. A ce point de vue, le mystère et le silence sur les conditions militaires sont beaucoup plus préjudiciables que ne le seraient des comptes rendus circonstanciés. On est naturellement enclin à supputer dix navires perdus pour un dont la perte n'est pas mentionnée, à supposer que la barrière qui a été franchie, sans doute par suite de circonstances exceptionnelles, et qui ne s'est pas refermée, sans doute pour des causes fortuites et telles qu'elles ne se reproduisent plus, n'a pas une efficacité réelle. Une surprise comme celle du 27 octobre peut se produire une fois, non pas deux. Et pourtant, les conséquences en sont qu'armateurs, assureurs et expéditeurs augmentent immédiatement l'évaluation de leurs risques comme si cette tentative pouvait se répéter chaque nuit.

Voilà une conséquence qui est à mettre en balance des avantages que l'on trouve à ne rien dire. L'opinion est une chose. Le prix du beurre et même du charbon en est une autre. On a grand soin de contenir les expressions d'opinion dans des limites très étroites, mais, ce faisant, on offre des échelons au prix du beurre pour qu'il puisse monter à son aise jusqu'où il voudra.

Nous ne sommes pas inquiets pour la maîtrise de la mer. Le raid du 27 octobre, déclenché par des raisons politiques, ne signifie absolument rien à cet égard. Mais nous devons regretter que, par suite de l'absence de toute mise au point officielle et du silence absolu fait sur certains événements de mer, il soit permis à ceux qui ont intérêt à le faire, d'exagérer sans limites l'évaluation des risques que courent les transports par mer.

Jean CLAUDIUS.

### Les Généraux Sainte-Claire Deville et Marchand vont mieux

Paris, 3 novembre. — Les nouvelles relatives à l'état du général Sainte-Claire-Deville, reçues hier matin, sont de plus en plus satisfaisantes; la guérison est en très bonne voie. Le général Marchand va également bien.

### A quoi servent les Gendarmes !

Au Crotoy (Somme), il y a une brave femme qui a déjà cinq enfants et qui va en avoir un sixième.

L'arrivée de ce sixième va ramener le mari. En attendant, le mari n'est pas là. Et la mère de famille, qui est obligée de faire son ménage et de veiller sur les plus jeunes, doit envoyer l'aîné aux provisions. L'aîné a dix ans.

Lundi, alors qu'il sortait de la boulangerie avec un gros pain, il fut arrêté par un gendarme qui lui demanda l'adresse de ses parents. L'enfant mena chez sa mère le gendarme, qui, en cours de route, s'adjoint un maréchal des logis.

Et le maréchal des logis dressa procès-verbal à la maman, parce qu'elle avait envoyé son aîné chez le boulanger, au lieu de l'envoyer à l'école. La brave femme se désola d'avoir en perspective un procès qui lui coûtera au moins seize francs.

Ca lui apprendra à avoir presque six enfants ! — (« L'Œuvre »)



En haut : Le général belge Wielmans passe en revue les fusiliers marins au Havre.

En bas, de gauche à droite : Le général Meyser et son officier d'ordonnance, l'amiral français Varney et le général Wielmans, pendant le défilé des héros de Dixmude.

Photo d'EXCELSIOR













